

Également disponible en version poche :

Les pages de notre histoire

Rose Matthews

**NOS
CICATRICES**

Autoédition

Cette histoire est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé est purement fortuite.

© Rose Matthews, 2022 (France), 2023 pour la présente édition. Tous droits réservés.

Crédits Photos : ©majdansky

ISBN : 9791042411602

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La violence, ce n'est pas que les claques et les coups de poing. Les paroles blessantes, la restriction de ta liberté, le simple fait de penser qu'une personne t'appartient et que tu as le moindre droit sur elle, sur sa vie et sur ses décisions c'est déjà de la violence. »

Marie Vareille, **Ainsi gèlent les bulles de savon.**

Léna

— Tu devrais ranger tes verres ici.

Je lève les yeux vers le placard que m'indique ma mère et n'ai besoin que d'une seconde pour me rendre compte que je n'arriverai jamais à l'atteindre sans grimper sur un tabouret. Ce ne serait donc pas très pratique d'y disposer la vaisselle que j'utiliserai quotidiennement.

— Je vais plutôt les laisser en bas, ce sera plus facile.

Ma mère secoue la tête en pinçant les lèvres.

— Tu fais comme tu veux, mais ce serait quand même plus logique qu'ils soient en haut. Dans celui-ci, tu pourrais déposer des denrées alimentaires. Regarde, je vais te montrer...

Et, comme à son habitude, elle se met à organiser mes affaires à sa convenance, comme si c'était elle qui allait vivre ici. Sachant que je n'aurai de toute façon pas le dernier mot, je l'abandonne et me résous à aller ranger les vêtements dans la pièce d'à côté. Ma chambre étant exigüe, il n'y a guère assez d'espace que pour mon lit deux places et mon armoire trois portes. Je m'estime chanceuse. Ces deux meubles auraient pu ne pas rentrer. Alors que je termine mon agencement, assez fière d'avoir réussi à caser tous mes habits dans la penderie, ma mère débarque.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu devrais mettre tes vêtements d'hiver ici et ranger ceux d'été en hauteur, ou sous ton lit, tiens. On pourrait acheter des caisses spéciales, ou encore ces sacs qu'on peut aspirer, pour gagner de la place...

Je hausse les épaules.

— Pas la peine, puisque tout rentre.

— C'est n'importe quoi ! s'écrie-t-elle en commençant à retirer mes petites robes légères de la penderie. Tu n'en auras pas besoin avant des mois et en entassant de la sorte, tout va être froissé. Allez, laisse-moi faire.

Exaspérée qu'elle réduise à néant tous mes efforts, je quitte les lieux et rejoins la pièce à vivre et accessoirement le salon, dans lequel mon père est en train de remonter mon canapé et ma bibliothèque. Je retrouve le sourire en songeant que je vais bientôt pouvoir déballer mes livres adorés. Mais je me retiens de le faire, de crainte que ma mère ne vienne encore s'en mêler. Je m'en occuperai plus tard, quand mes parents seront partis. Mon père avise mon air maussade.

— C'est rien, laisse tomber, me murmure-t-il.

Évidemment. C'est sa manière à lui d'éviter de se prendre une remarque. Il laisse couler. Toujours. Ce qui, malheureusement, ne le dispense pas de quelques remontrances quotidiennes. Il en fait son affaire. Après tout, il a accepté de l'épouser. En ce qui me concerne, je n'ai pas eu le choix de l'avoir pour génitrice. On se prend quasiment la tête à chaque fois qu'on se voit. Ironie de l'histoire, madame ne comprend pas pourquoi j'ai décidé de partir à une centaine de kilomètres de la maison familiale. On se demande...

Une heure plus tard, mon minuscule deux-pièces de la région parisienne est à peu près en ordre, selon les exigences de ma mère, bien sûr. Soudain, une porte claque de l'autre côté de la cloison. J'ai peur de comprendre... Quand la personne qui vit dans l'appartement voisin allume sa télévision, je n'ai plus aucun doute : le mur mitoyen est aussi épais qu'une feuille de papier à cigarettes. Un nœud se met à grossir dans mon estomac.

— Franchement, tu aurais mieux fait d'accepter le poste que te proposait le mari de ma collègue, souffle ma mère, à qui le bruit n'a pas échappé non plus.

Et, sous-entendu, rester sagement sous son toit quelques années supplémentaires. Merci, mais non merci.

Finalement, après s'être désaltérés, mes parents s'adressent un signe de la tête et ma mère frappe dans ses mains.

— Allez, c'est pas le tout, mais on a de la route, nous !
Qu'est-ce que tu nous auras fait faire !

Mal à l'aise, culpabilisant à l'idée qu'ils aient encore dépensé de l'argent pour moi, je me répands en remerciements. Dans notre famille, la reconnaissance est la règle d'or. Avec tout ce que mes parents font pour moi, comment pourrait-il en être autrement ?

Quelques minutes plus tard, le camion de location s'éloigne dans la rue. Je remonte les quatre étages sans ascenseur avec la sensation que mes pieds sont aussi lourds qu'une chape de plomb. Je verrouille ma porte et me laisse tomber sur mon canapé, aligné contre le mur. J'entends la télé des voisins comme si c'était la mienne, à ceci près que je n'ai pas l'image.

En réalité, je n'en possède pas, je préfère la lecture. S'il me prend l'envie de regarder un film, il y a toujours Internet et Netflix. D'ailleurs, moi qui apprécie de m'adonner à ma passion en silence, je crois que sur ce coup-là, c'est plutôt raté. Il faudrait que j'aie demandé aux voisins de baisser le volume. Mais, n'ayant pas vraiment le courage de les affronter maintenant, je décide d'aller réorganiser mes placards à ma convenance. J'ai de quoi m'occuper pour le reste du week-end.

Léna

Un hurlement me réveille en sursaut. Le cœur battant à cent à l'heure, je mets quelques secondes à me souvenir du lieu où je me trouve. Puis quelques autres à constater avec soulagement que personne ne s'est introduit chez moi. Tout va bien, je ne cours aucun danger. Enfin, je crois...

De l'autre côté du mur, les cris reprennent de plus belle. Clairement, le mec est en train de cauchemarder. Pourvu que ça ne dure pas des heures. J'hésite sur la conduite à tenir. Mais aller sonner à sa porte à 3 heures du matin en pyjama ne me semble pas être la meilleure chose à faire, ni la plus sécurisante. Après tout, c'est peut-être un psychopathe...

Les gémissements cessent finalement sans que j'aie eu besoin d'intervenir. Tant mieux. Il ne me reste plus qu'à me rendormir... Mais voilà que mon cerveau s'est remis en marche. Je me rappelle que dans quelques heures, ce sera mon premier jour de boulot et, forcément, le sommeil s'éloigne pour de bon. C'est le genre de choses qui a tendance à m'agacer. Je déteste me réveiller en pleine nuit et être incapable de fermer les yeux, alors que je sais pertinemment que j'ai besoin d'être fraîche et dispose le lendemain. L'une des fois où ça m'est arrivé, c'était pour le bac. Mes parents n'ont rien trouvé de mieux à faire que de se disputer une bonne partie de la nuit, la

veille de l'examen. La mienne en a été quelque peu écourtée, forcément. Je dois avouer que j'étais sur les nerfs. Ah ça, je leur en ai voulu ! Heureusement, j'ai tout de même obtenu mon diplôme, avec mention, s'il vous plaît, et j'ai pu partir faire mes études à plusieurs dizaines de kilomètres de la maison. Après avoir goûté à cette liberté nouvelle, comment accepter de revenir vivre sous le toit parental, comme ma mère le désirait ? J'apprécie tellement mon indépendance. Pouvoir faire ce que je veux, quand je le veux. Ranger mes affaires comme je l'entends. Le bonheur à l'état pur.

J'ai dû m'assoupir un moment, car je suis de nouveau tirée de mon sommeil à 5 heures et demie par le buzzeur du radioréveil du voisin. Mais au lieu de l'éteindre, comme le ferait toute personne sensée, cet abruti le laisse sonner !

Arg! Au bout de cinq minutes, je n'ai qu'une envie : balancer son appareil par la fenêtre. Je suis à peu près certaine qu'une chute de quatre étages le rendra inutilisable. Cette fois, c'est cuit, je sais que je ne me rendormirai pas. D'autant qu'à côté, le buzz retentit toujours. Je me résous donc à me lever, maudissant cet énerguène au sommeil de plomb, mais déterminée à me venger. Tout y passe : du claquement des portes de placards au sèche-cheveux dans la chambre, à trois centimètres du mur. Mais quand je coupe mon appareil, j'entends encore la sonnerie du sien ! Ça me rend dingue !

Finalement, le silence revient au moment où je quitte mon appartement pour aller travailler. À croire qu'il l'a fait exprès. Ça ne va pas être possible, il va falloir qu'on parle.

Mais pour l'instant, j'ai d'autres chats à fouetter. Je dois prouver à mon patron qu'il a bien fait de me faire confiance et de m'embaucher en tant que rédactrice dans le magazine pour adolescentes *Belle et rebelle*. Le jour où il m'a appelée pour m'annoncer que j'avais le poste, j'ai dansé dans le salon. Je n'avais pas pu me rendre physiquement dans les locaux à cause d'une grève qui paralysait les transports en commun du pays. Nous avons donc convenu d'un rendez-vous Skype, et j'avais tenté de vanter mes mérites. Chose pour laquelle je ne suis pas très douée.

Ma principale qualité ? Euh... perfectionniste ?

Marie, ma meilleure amie, me soutient depuis toujours que ce n'est pas tellement une vertu. Pas dans le sens où je l'entends, du moins. Maniaque non plus, d'après elle.

Pourtant, j'ai obtenu le droit de signer un CDI, donc je crois que ça m'a rapporté des points. Je dois maintenant leur montrer que je suis aussi rigoureuse que je le prétends. Mais avant tout, j'aimerais beaucoup boire un second café. Voire une cafetière tout entière. Avant de songer que ça m'empêcherait sans doute de m'endormir tôt et de rattraper mon retard de sommeil, alors je préfère m'abstenir.

Le trajet en métro m'a épuisée. Entre les odeurs de transpiration, de crasse, et certainement d'autres choses que je préfère ne pas imaginer, j'ai fait la moitié du voyage en apnée. Ensuite, j'ai bien été obligée de reprendre mon souffle, si je ne voulais pas risquer de m'effondrer et que l'une de ces personnes me fasse du bouche-à-bouche. Beurk.

Mon arrivée dans les bureaux du magazine se déroule à la perfection. On m’attendait. On me souhaite la bienvenue. On me fait visiter les locaux. Très vite, je me retrouve assise à un pupitre dans un *open space* aussi bruyant qu’une ruche. Enfin, j’imagine, parce qu’il va de soi que je ne suis jamais allée dans une ruche à proprement parler. Désœuvrée, je me demande si je suis censée commencer à écrire quelque chose. Pas que ça me dérange, mais j’aimerais seulement savoir quoi...

— Salut, t’es la nouvelle ?

Une jeune femme blonde, aussi grande et fine qu’une asperge, me fixe de son regard azur. Coiffée et maquillée à la perfection, elle porte un tailleur mini-jupe et des escarpins à talons aiguilles qui lui donnent un air très professionnel. Avec mon jean et mes baskets, j’ai l’impression d’être une ado défraîchie. Je lui adresse pourtant un joli sourire.

— Oui. Je m’appelle Léna.

— Moi, c’est Rosie. On a rendez-vous avec la team pour le brainstorming du lundi matin.

— Oh. Euh... d’accord. Je te suis.

Je saisis un carnet et un stylo, et m’efforce de la rattraper. Comment fait-elle pour marcher aussi vite avec de telles échasses ? Je n’ai pas le temps de m’interroger davantage, nous pénétrons dans la salle de réunion, dans laquelle, visiblement, l’équipe au grand complet nous attend. Je me sens rougir, honteuse de me faire remarquer de la sorte dès le premier jour. Je croise le regard du rédacteur en chef, qui semble se souvenir de la raison de ma présence en ce lieu.

— Voici Léa, notre nouvelle rédactrice du courrier des lectrices.

Ah, première nouvelle. J'affiche toujours un sourire éclatant.

— En fait, c'est Léna, tenté-je timidement.

Mais déjà, la réunion commence et plus personne ne me prête la moindre attention. Je me glisse sur une chaise vacante, contre le mur, et tente de me concentrer sur les questions que nous pose notre chef. Pourtant, dans ma tête, la phrase qu'il a prononcée tourne en boucle : rédactrice du courrier des lectrices.

Il va falloir qu'on en parle, parce que ce n'est clairement pas dans mes cordes.

Lorsque je me réinstalle à mon bureau, une heure et demie plus tard, je suis à deux doigts d'éclater en sanglots. Mon chef n'a rien voulu entendre. Quand je lui ai dit que je ne m'estimais pas la mieux placée pour conseiller des adolescentes dépressives et suicidaires, il m'a dévisagée de la tête aux pieds avant de m'affirmer que ce job serait parfait pour moi. Son ton était sans appel. Je me suis donc résolue à tourner les talons, la mort dans l'âme.

La vérité, c'est que je ne me sens pas du tout à la hauteur. C'est une énorme responsabilité. Et je ne pense pas avoir les épaules pour.

J'envoie un message à Marie, pour lui expliquer la situation et lui demander comment je peux me sortir de ce guêpier. Sa réponse ne se fait pas attendre :

Marie : « Tu préfères travailler pour le mari de la collègue de ta mère ? »

Vu sous cet angle...

La question est donc réglée.

Du moins, pour le moment.

Léna

Quand je rentre à 18 h 30, je dois avouer que ma motivation pour aller sonner chez mon voisin bruyant a fondu comme neige au soleil. Je suis tellement crevée que je crois que je vais filer dans mon lit dès que j'aurai pris ma douche.

En pénétrant dans mon immeuble, je me dirige vers ma boîte aux lettres. Je n'ai évidemment pas encore reçu de courrier, mais mon regard dévie vers celle adjacente à la mienne. Si on s'en réfère à la logique, il s'agit de celle de mon voisin.

N. RODIER

On dirait qu'il vit seul. Enfin, je le sais, sinon je pense que j'aurais entendu plusieurs voix. Or, personne n'a conversé. Quelque part, heureusement, parce que je n'ose imaginer ce que ça serait s'il ramenait une fille chez lui. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale quand je comprends que si tel était le cas, je percevrais bien d'autres choses à travers la cloison. Pourvu que ça ne se produise pas. Du moins, pas lorsque je suis présente.

Du coup, en arrivant sur le palier que je partage avec ce N. Rodier, je tends l'oreille. On ne sait jamais, peut-être aurai-je directement de quoi me plaindre. Mais je n'entends rien. Pas le moindre bruit ne s'échappe de son appartement. Je rentre

donc dans le mien, soulagée. Je n'ai pas très envie d'entrer en conflit avec lui. Avec qui que ce soit, d'ailleurs. Je déteste ça. En temps normal, je cède toujours, pour éviter la polémique. Même si ça va à l'encontre de ce que je souhaite. Comme pour mon nouveau poste, par exemple...

En repensant aux premiers courriers que j'ai lus aujourd'hui, je lève les yeux au ciel. Je ne suis pas certaine de survivre aux problèmes de petits copains, d'acné, et de meilleures amies en froid.

J'envisage de demander un entretien à mon rédacteur en chef, afin qu'il m'autorise à écrire des chroniques avec lesquelles je me sentirais plus à l'aise. Je pourrais lui soumettre quelques idées de titres : « Comment supporter les incivilités de son voisin ? » ou « Comment gérer les désagréments liés à un déménagement ? », plutôt d'actualité, en ce qui me concerne. Et après tout, même les adolescentes peuvent rencontrer ce genre de problèmes, non ?

Après une douche brûlante qui me permet de détendre les muscles contractés de mon dos, je mange sur le pouce, debout dans la cuisine, et file ensuite me réfugier dans mon lit avec un bon bouquin. Je suis à deux doigts de pousser un soupir de satisfaction quand un énorme claquement fait trembler mes murs. Je sursaute, le cœur battant à tout rompre. Si je m'en réfère aux bruits qui me parviennent, mon voisin est rentré. Une minute plus tard, je discerne le son de la télé. Le souffle qui m'échappe finalement n'a rien à voir avec du soulagement. Il traduit plutôt mon agacement. Profond. Persistant. Il va vraiment falloir qu'on ait une petite conversation, lui et moi.

Ça ne peut pas durer. Mais étant donné que je suis démaquillée et en pyjama pilou-pilou, ce n'est pas tout à fait le moment idéal. La mise au point devra attendre demain...

Une heure plus tard, j'ai sursauté au moins vingt fois et n'ai lu que dix pages de mon bouquin tant je suis perturbée par ce qui se passe de l'autre côté du mur. Manifestement, cet abruti ne sait pas fermer les portes des placards doucement, elles claquent dans tous les sens. Ça suffit ! Hors de moi, j'enfile une veste, des chaussures et débarque sur le palier.

Je dois sonner à deux reprises pour qu'il daigne m'ouvrir la porte. Et encore, c'est un bien grand mot. Il l'entrebâille et s'appuie contre le chambranle, n'apparaissant ainsi qu'à moitié dans mon champ de vision. Assez, toutefois, pour que je remarque qu'il doit avoir la trentaine et qu'il est grand – très grand ! –, musclé – très musclé ! – et que ses cheveux sont rasés à blanc. Je peine à déglutir, et ce n'est pas parce qu'il est torse nu et que ses abdos saillants tentent de retenir mon attention. Non, c'est parce qu'à côté de lui, j'ai l'air d'une naine et que, s'il décidait de s'en prendre à moi, je ne suis pas certaine de m'en sortir vivante.

Impassible, il se contente de m'observer des pieds à la tête sans m'adresser la parole. Quand nos regards se croisent, il arque un sourcil. Sans doute se demande-t-il pourquoi je viens le déranger à cette heure et reste plantée là comme une idiote, sans prononcer le moindre mot.

Je me racle la gorge pour reprendre contenance. Étonnamment, toute la colère qui m'avait envahie cinq minutes plus tôt a disparu. Ses yeux sont clairs mais, en raison

du manque de luminosité, je n'arrive pas à définir s'ils sont bleus ou verts. En tout cas, ils ne laissent transparaître aucune émotion. C'est vraiment troublant. Voilà d'ailleurs que je commence à trembler. Génial !

— Salut. Euh... je m'appelle Léna et j'habite à côté.

Le mec reste placide. Je suis terriblement mal à l'aise.

— Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais les murs sont très fins et, euh..., serait-il possible que vous fassiez un peu moins de bruit ? S'il vous plaît ? ajouté-je très vite pour tenter de l'amadouer en faisant preuve de politesse.

Cette fois, il semble sincèrement étonné.

— Je fais du *bruit* ? me demande-t-il en fronçant les sourcils.

J'espère que je ne l'ai pas énervé. J'envisage une seconde de déguerpir à toute vitesse afin de m'enfermer à double tour chez moi. Mais comme il ne bouge pas d'un millimètre, je poursuis vaillamment.

— Oui... le volume de la télé est un peu fort, et... euh... peut-être que vous n'êtes pas obligé de claquer les portes des placards si violemment.

Tout à coup, il semble accuser le coup et change de comportement. Son visage s'allonge et il pâlit légèrement. Dans un mouvement instinctif, je recule d'un pas. Juste au cas où...

— Bon, eh bien, bonne soirée..., soufflé-je avant de tourner les talons et de me barricader chez moi.

Quoiqu'à la réflexion, je ne suis pas certaine d'y être réellement en sécurité s'il décide de défoncer ma porte, qui est

aussi épaisse que du carton. Je mets quelques minutes à retrouver un rythme cardiaque normal et à cesser de trembler.

C'est alors que je prends conscience du silence qui m'entoure. Il semblerait que mon intervention ait eu l'effet escompté. Après une petite danse de la joie dans mon minuscule salon, je retourne à mon bouquin qui m'attendait dans mon lit.

Nathan

Je n'avais pas remarqué que l'appartement d'à côté avait été reloué. Le dernier locataire était un pauvre type qui ne cessait de me chercher des noises. Avec ses potes, ils n'avaient rien trouvé de mieux que de filmer nos prises de têtes et de balancer les vidéos sur les réseaux sociaux. Ces nazes pensaient sérieusement que je ne pourrais pas leur coller la raclée qu'ils méritaient ? Ils ont vite compris à qui ils avaient affaire. Sans surprise, trois mois plus tard, l'abruti avait plié bagage. Bon débarras ! Et voilà qu'une nana l'a remplacé. Sans doute récemment, puisque je ne l'avais pas encore croisée. Quand je l'ai vue derrière la porte, j'ai d'abord cru que c'était une adolescente. Elle est tellement... menue. Néanmoins, elle m'a tenu tête, poliment mais fermement. Je dois reconnaître qu'elle m'a impressionné, même si elle semblait morte de trouille. Son idiot de prédécesseur lui aurait-il dit de se méfier de moi ? Pourtant, elle n'a rien à craindre. Le courage est une qualité que j'admire. Rien que pour ça, elle mérite mon respect.

Je ne m'étais jamais rendu compte que j'étais aussi bruyant. Maintenant que j'y pense, l'autre andouille faisait pas mal de boucan. Je croyais qu'il me cherchait, mais à présent, je me demande si ce n'était pas pour se venger du vacarme que moi,

je faisais. Il aurait pu m'en parler, j'aurais fait un effort. On n'en serait pas venu aux mains.

Quant à cette voisine, elle est aussi discrète qu'une souris. Je ne vais pas m'en plaindre, ceci dit.

Aussitôt après son passage, j'ai effectué les changements qui s'imposaient. J'ai baissé le son de la télé, même si, du coup, je n'entends plus grand-chose. Je devrais sans doute songer à acheter un casque. Quant aux portes, je veille à ne plus les faire claquer. À ma décharge, je sous-estime parfois ma force. Mais je serai vigilant concernant la brutalité de mes gestes, à l'avenir.



Je ne croise la souris que trois jours plus tard, dans le hall de l'immeuble, devant les boîtes aux lettres. À l'image de nos appartements, les nôtres sont voisines. Elle m'adresse un regard anxieux en me saluant du bout des lèvres, avant de se détourner.

— Est-ce que ça va mieux ?

Elle relève la tête, visiblement surprise que j'engage la conversation, sans pour autant me répondre.

— Je fais moins de bruit ? insisté-je.

Elle paraît à la fois soulagée et embarrassée.

— Oh. Oui... merci d'avoir fait un effort.

J'ai comme l'impression qu'elle me cache quelque chose mais, déjà, elle s'éloigne et grimpe prestement les escaliers. Je sais que j'ai un gabarit un peu... hors normes. Mais là, on dirait vraiment qu'elle me fuit.

Qu'importe. Après tout, ce n'est pas comme si je voulais qu'on soit amis. J'aime la solitude, et ma routine me convient parfaitement telle qu'elle est. Métro, boulot, dodo. Pas de place pour le reste. Que puis-je espérer de plus, de toute manière ? Je ne peux guère avoir d'attentes semblables à celles de mes pairs. Plus maintenant. Ma vie est finie avant même d'avoir commencé. Je ne me plains pas, c'est ainsi, et ça fait déjà un moment que je l'ai accepté.

Machinalement, mes yeux se posent sur le nom affiché sur sa boîte aux lettres.

L. BOISSIEU

Je crois qu'elle s'est présentée lorsqu'elle est venue chez moi, l'autre jour, mais je n'ai pas pris la peine de retenir son prénom. Chose que je regrette, à présent.

Une fois sur le palier du quatrième étage, je jette un coup d'œil en direction de sa porte, me demandant si elle m'observe par le judas. Ça m'étonnerait qu'elle soit ce genre de filles, mais après tout, je ne la connais pas. C'est alors que je remarque son prénom écrit en toutes lettres sur la sonnette, juste à côté de son nom de famille.

Léna.

C'est joli.

Je secoue la tête. Mais qu'est-ce qui me prend ? N'importe quoi ! Énervé par ma propre bêtise, je claque violemment la porte derrière moi. Avant de me figer en grimaçant.

— Désolé ! hurlé-je à travers la paroi, en espérant qu'elle ne m'en tiendra pas rigueur.

Léna

Quand la sonnette retentit en ce samedi matin, je m'immobilise. Étant donné que la porte qui donne sur la rue fonctionne avec un code et qu'il n'y a aucun interphone, ça ne peut être qu'un voisin. Et donc potentiellement le colosse d'à côté. Durant une fraction de seconde, je me demande si je dois attraper quelque chose qui me servirait d'arme, avant de me raisonner. Pourquoi voudrait-il me faire du mal, après tout ? Et puis, si tel était le cas, je pourrais toujours hurler. Étant donné l'épaisseur des murs, je réveillerais l'immeuble entier. Voire même celui d'à côté.

J'ouvre finalement la porte et me retrouve nez à nez avec...
ma mère !

— Maman ?

Elle a les bras chargés de paquets que je m'empresse d'attraper, pour la soulager.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Bien entendu, elle connaît le code du bas, raison pour laquelle elle est montée jusque-là. Je suis étonnée qu'elle n'ait pas utilisé sa clé. Elle a tenu à en conserver une, au cas où je perde mon trousseau. Ce qui est plutôt sage, quand on y pense.

— Je t'apporte les sacs à aspirer, tu sais, pour ranger tes vêtements d'été sous ton lit... Et je t'ai également préparé

quelques repas que tu n'auras plus qu'à réchauffer ces prochains jours.

Ses yeux balaient la pièce à vivre.

— Et puis, je vais faire un peu de ménage, aussi. Ce ne sera pas du luxe...

En l'espace de trois secondes, j'ai l'impression d'être revenue quinze ans en arrière. Mon cœur rate un battement quand elle s'avance vers la cuisine. Ma vaisselle d'hier soir est toujours dans l'évier. Je comptais la faire après mon petit déjeuner. Évidemment, je me prends une nouvelle remarque. Tandis qu'elle commence à astiquer, je file dans ma chambre afin de m'occuper des vêtements. Si elle constate que je les ai rapatriés dans mon armoire, je n'ai pas fini d'en entendre parler. Elle me rejoint un peu plus tard.

— Non, mais franchement, Léna, tu ne peux pas vivre dans une porcherie pareille ! Je pensais que tu saurais gérer l'entretien d'un appartement, mais visiblement, ce n'est pas le cas. Je vais devoir venir tous les week-ends pour remettre de l'ordre. Ça va être compliqué, avec tout ce que j'ai à faire. Mais bon, ton père comprendra que tu as besoin de moi.

Je tente de masquer mon affolement. Tous les week-ends ? Pitié, pas ça ! Et puis... une porcherie ? Elle y va un peu fort tout de même. Vivant seule, on ne peut pas dire que je salis beaucoup.

— Mais non, c'est pas la peine. C'était juste le temps de prendre le rythme. Je vais m'organiser...

Elle change aussitôt son fusil d'épaule.

— Ça me fait plaisir de te soulager, tu sais. Tu dois être fatiguée, avec ta semaine de boulot.

Un bruit sourd en provenance de l'appartement mitoyen nous interrompt. C'est alors que je prends conscience que si je perçois le boucan qu'il fait, le voisin doit également savoir ce qui se passe chez moi. Il a dû entendre les reproches que vient de m'adresser ma mère. Une bouffée de honte m'envahit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demande ma mère en fixant la cloison.

— Oh, c'est rien, juste le voisin. Il a dû faire tomber un truc.

— Ne me dis pas que c'est tout le temps comme ça ? s'écrie-t-elle.

— Chut, maman ! Il t'entend sûrement, lui aussi..., murmuré-je, terriblement mal à l'aise.

— Justement, c'est le but. Il doit comprendre qu'il doit faire moins de bruit !

Mais là, clairement, ce serait plutôt lui qui serait en position de se plaindre du tapage produit par les innombrables remontrances de ma mère. D'autant que depuis que je suis allée le voir, il fait un effort. Je n'ai plus entendu la télé du reste de la semaine. Les seules choses qui me dérangent encore, ce sont ses cauchemars à répétition et la sonnerie interminable de son réveil. Pour ses terreurs nocturnes, je ne peux pas faire grand-chose... Cette nuit, j'ai tapé un grand coup dans le mur et ça a semblé le tirer de son mauvais rêve. En ce qui concerne le réveil, je ne sais pas comment je pourrais aborder le sujet. Surtout maintenant que ma mère a fait son cinéma et qu'il va certainement nous demander de faire moins de bruit à son tour.

Quand elle se décide à quitter les lieux en fin d'après-midi, je suis aussi exténuée que si j'avais couru un marathon. Et dire qu'on remet ça dans une petite semaine... Au secours, achevez-moi !

Nathan

Quand je rentre du boulot, en ce mercredi soir, je croise la souris qui descend sa poubelle. Elle rougit aussitôt et baisse les yeux.

— Salut.

— Bonsoir.

Je me décale pour la laisser passer avant de poursuivre ma montée des quatre étages. Ma voisine de palier semble décidée à m'éviter, et je me demande si ça a un rapport avec la folle furieuse qui a débarqué chez elle samedi matin. C'est pourquoi, au lieu de rentrer directement, j'attends qu'elle remonte. Je m'appuie nonchalamment contre le mur. Déjà, j'entends l'escalier grincer un peu plus bas. Elle gravit les marches sans se presser, ne se doutant pas une seconde qu'elle va tomber sur moi en arrivant à notre étage. Quand elle apparaît dans mon champ de vision, je constate qu'elle est perdue dans ses pensées. Puis, au moment où elle relève la tête et qu'elle m'aperçoit, elle sursaute. Elle me rejoint lentement, sans parvenir à masquer la lueur d'inquiétude qui s'est allumée dans son regard. Contre toute attente, c'est elle qui engage la conversation.

— Je vous demande pardon... pour ma mère...

C'est une blague ? Je peine à dissimuler ma stupéfaction. Pourquoi devrait-elle s'excuser pour le comportement de quelqu'un d'autre ?

— Je suis désolée, ajoute-t-elle encore.

Je décide alors de faire un peu d'humour. Ça passe ou ça casse.

— C'est moi qui suis navré...

Elle relève la tête et me fixe, étonnée.

— ... que tu aies un tel dragon pour mère.

Je me mets une claque mentale, dépité par ma propre bêtise. Un dragon ? Sérieusement ? Mais qu'est-ce qui m'a pris de lui sortir une telle ineptie ?

Effarée, la souris reste une seconde bouche bée, puis finit par pouffer de rire. Je l'imité, heureux d'avoir fait mouche. Sa timidité l'empêche de s'éterniser à mes côtés sur le palier. Sans plus attendre, elle ouvre sa porte d'entrée. Avant qu'elle ne pénètre chez elle, je lâche :

— Au fait, je m'appelle Nathan.

Ses yeux sombres viennent s'ancrer aux miens. J'y vois briller une petite étincelle. Elle se contente de me sourire et de hocher la tête, avant de refermer la porte. La minuterie de la lumière des communs s'éteint au même moment, et je me retrouve comme un idiot planté devant mon propre appartement, dans le noir.

J'appuie sur l'interrupteur et rentre chez moi à mon tour. La présence de la souris, juste de l'autre côté du mur, me rassure, je ne sais pour quelle raison. J'aime à penser que la petite étoile qui a fait briller son regard tout à l'heure était due

au fait que j'aie amorcé le dialogue. Mais la vie m'a appris à ne pas me faire d'illusion. Ni à m'attacher à qui que ce soit, d'ailleurs. Alors, quand Mike m'appelle quelques minutes plus tard pour qu'on sorte ce soir, j'accepte sans discuter, pour une fois. J'ai besoin de me vider l'esprit. De ne plus penser à rien. Et encore moins à *elle*.



Je peine à émerger du lourd sommeil dans lequel j'étais plongé. Un tambour bat en rythme dans ma tête. Associé à la sonnerie stridente qu'émet mon réveil depuis une demi-heure, c'est une vraie torture.

Tout à coup, j'entends un cri de rage retentir de l'autre côté du mur, suivi d'un bruit sourd qui fait trembler la cloison mitoyenne. En alerte, je me redresse et coupe l'alarme perçante afin de tendre l'oreille. Mais seul le silence plane, à présent. Ma migraine se rappelle alors à mon bon souvenir, et je me laisse retomber sur mon oreiller. Je sens que la journée va être difficile... J'ai besoin d'un café et d'un antalgique pour enrayer ce mal de tête. Comme tous les lendemains de soirées trop arrosées, je regrette d'être sorti avec Mike. Ce mec n'a pas de limites. Et au lieu que je lui serve de garde-fou, c'est sa mauvaise influence qui déteint sur moi. Je ne me rappelle même plus à quelle heure je suis rentré. Ni de quelle manière. Ça craint ! Le pire, c'est qu'au lieu de me permettre d'oublier ce qui me plombe l'esprit, ces soirées font ressurgir les souvenirs de mon passé que je tente d'enfourer tant bien que

mal. J'ai cauchemardé toute la nuit. D'ailleurs, le reflet que me renvoie le miroir de la salle de bain me confirme que je fais peur à voir. La bonne nouvelle, c'est que mes collègues ne viendront pas me prendre la tête aujourd'hui. Ils me connaissent assez pour savoir que quand j'ai des cernes de cette taille, mieux vaut éviter de me croiser. C'est finalement un mal pour un bien.

À 7 heures, la souris claque sa porte. Il semblerait qu'elle se soit levée du pied gauche, ce matin...

Léna

Réunion d'urgence au téléphone avec Marie dans les toilettes de la rédaction. Ce n'est plus possible, je passe des nuits d'horreur. Nathan, puisque c'est ainsi qu'il s'appelle, est rentré à 2 heures du matin en claquant toutes les portes comme si on était en pleine journée. J'imagine qu'il n'était pas vraiment sobre. Sauf qu'au cours des heures suivantes, il a crié à de nombreuses reprises, jusqu'à ce que sa saleté de réveil se mette à sonner pendant une demi-heure. J'ai fini par craquer et j'ai balancé le bouquin qui traînait sur ma table de chevet contre le mur. Étonnamment, le silence est revenu aussitôt. Mais c'était trop tard, j'étais bien trop énervée pour me rendormir, surtout pour un tout petit quart d'heure. À présent, il faut que je trouve une solution, parce que je ne vais pas pouvoir passer des nuits aussi mouvementées éternellement. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à ma meilleure amie de m'appeler ce matin. Mon portable vibre enfin. Je décroche, fébrile. Marie est déjà au courant des détails, je lui ai envoyé un long mail pour lui raconter mes misères dès mon arrivée au boulot. L'un des avantages d'être rédactrice, c'est que quand je tape sur mon clavier, personne ne doute que je suis en train de rédiger ma prochaine chronique.

— Il faut que tu lui parles, Léna, me conseille ma meilleure amie.

— Tu plaisantes ? On voit que tu ignores à quoi il ressemble ! Je suis sûre qu'il peut m'envoyer valdinguer d'une simple pichenette !

— Il ne sait peut-être pas que tu l'entends.

— Bien sûr que si ! Je lui ai dit pour la télé et les portes de placards. Il doit se douter que c'est pareil pour le reste.

— Comment veux-tu qu'il devine que tu perçois ses cris ? S'il dort seul, peut-être que personne ne lui en a fait la remarque...

Je réprime une grimace. Pour l'instant, il dort seul, oui. Enfin, je crois. Et heureusement. C'est vraiment ma hantise qu'il ramène quelqu'un. Marie a raison, il faut que j'exprime les choses de manière claire, comme ça, ce que je redoute tant ne se produira peut-être jamais.

— Léna ? s'inquiète mon amie en ne m'entendant plus.

— Oui, je suis là. Je réfléchissais et tu as raison, je vais le faire.

— OK. Tiens-moi au courant. Je dois te laisser, il faut que je retourne bosser...

Je rejoins également mon bureau, tout en me demandant comment aborder le sujet avec mon voisin. Quand j'aperçois que mon patron, qui fait le tour de l'*open space* en adressant un mot à chaque collaborateur, s'approche dangereusement de moi, je sors en vitesse la prochaine question des lectrices que je dois traiter.

« Le camarade de classe qui est assis devant moi sent très fort la transpiration. C'est dérangent. Comment le lui dire sans le blesser? PS : je ne peux pas changer de place, elles sont nominatives. Louna »

Mon premier réflexe est de lui répondre « *Ma pauvre!* », puis « *Offre-lui du déo* », mais en réalité, je dois me montrer un peu plus avisée et lui donner des conseils d'adulte.

« Louna, je suis désolée d'apprendre ce que tu dois endurer quotidiennement. Il va falloir que tu rassembles tout ton courage et que tu expliques gentiment à ton camarade que son odeur corporelle te gêne. Si tu lui parles poliment, en faisant preuve de respect, il n'y a aucune raison qu'il le prenne mal. Et avec un peu de chance, il tiendra compte de tes doléances et agira en conséquence. N'hésite pas à nous donner des nouvelles. »

Pensive, je me dis que tout compte fait, mon problème avec Nathan n'est pas plus compliqué que ça. Ce doit être terriblement embarrassant d'aller annoncer à quelqu'un qu'il sent mauvais... Finalement, ça l'est beaucoup moins de lui apprendre que sa sonnerie de réveil est horripilante. Tout est relatif, quand on y réfléchit.

— Ça fait plaisir de te voir avec le sourire, Léna !

Je sursaute. J'avais complètement oublié que mon rédacteur en chef faisait le tour de ses troupes. La bonne

nouvelle, c'est qu'à présent, il se souvient de mon prénom. Il se penche par-dessus mon épaule et lit ma réponse.

— Bien, bien ! Je suis très satisfait de ton travail. Continue comme ça.

Mon sourire s'élargit un peu plus. Ragaillardie, j'enchaîne aussitôt sur d'autres questions qui sont arrivées ces derniers jours.

La journée passe à une vitesse folle. Déjà, je me retrouve dans ma rue. Je décide de ne pas me présenter les mains vides chez Nathan. Autant agiter un drapeau blanc en guise de paix. Et comment amadouer un homme ? Avec de la nourriture, bien sûr !

C'est donc avec une énorme boîte de pizza, que je peine à tenir, que je sonne chez lui vingt minutes plus tard. Comme la première fois, il m'ouvre en restant à moitié derrière la porte, comme s'il se tenait sur ses gardes. Il porte un t-shirt noir, et je constate, à ses traits tirés, que je ne suis pas la seule à avoir passé une mauvaise nuit. Pour un peu, il me ferait pitié.

J'esquisse un timide sourire.

— Salut. Est-ce que tu aurais quelques instants à m'accorder ?

Son regard se pose sur le carton qui me sert de bouclier et duquel émane une fabuleuse odeur qui fait gargouiller mon ventre. Heureusement, il ne semble pas le remarquer.

— J'ai pensé qu'on pourrait partager...

Il hausse un sourcil.

— Tu cherches à me soudoyer ?

— C'est une façon de voir les choses, répliqué-je. Ou alors tu peux considérer ça comme un soutien moral.

Il plisse le front, m'incitant à me justifier.

— Ben... si je la mange seule, ma mère va immanquablement me dire que j'ai pris du poids quand elle viendra samedi...

— Oh, si je comprends bien, on est en train de comploter dans le dos du dragon...

— Voilà..., m'esclaffé-je.

Il me dévisage un long moment d'un air plus que sérieux, comme s'il pesait le pour et le contre et, finalement, se décale et m'ouvre la porte, m'invitant tacitement à entrer. Je prends une profonde inspiration et pénètre dans son appartement.

Nathan

À peine la souris a mis un pied chez moi qu'elle se déchausse, avant d'aller poser la pizza sur la table basse, devant le canapé. Elle se retourne alors vers moi, et je retiens mon souffle tandis qu'elle pose les yeux sur mon bras gauche, guettant sa réaction, qui ne se fait pas attendre. Elle est si blême que je crains un instant qu'elle ne tourne de l'œil mais, contre toute attente, elle déglutit, et son regard remonte jusqu'à s'ancrer au mien.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? me demande-t-elle simplement d'une voix douce.

Je réponds d'un air blasé en haussant les épaules.

— Blessure de guerre.

Nous restons quelques secondes à nous fixer. Je me sens très mal à l'aise, même si je ne lis dans ses yeux ni pitié ni jugement, mais j'ai l'étrange sensation qu'elle est en train de sonder mon âme. Je finis par me détourner.

— Bon, on la mange, cette pizza ? Je détesterais qu'elle refroidisse.

La souris a repris contenance et acquiesce.

— Oui, tu as raison. Moi non plus, je n'aime pas les pizzas froides.

— Ah, mais j'ai pas dit ça. Ça dépend du moment. Le matin, au petit déj, ça passe.

En voyant sa mimique dégoûtée, j'éclate de rire. Je lui propose à boire, tout en ouvrant le frigo, qui ne contient que des bières et des sodas. Je n'ai aucune idée de ce que boit une souris. Du lait ?

— Comme toi, me répond-elle, ce qui ne m'avance guère.

Désarçonné, j'opte alors pour les sodas. C'est plus sage. Je ne voudrais pas inciter une jeune fille à picoler. Quand je reviens dans le salon, je la retrouve assise sur le canapé. Je suis ravi qu'elle se sente assez à l'aise pour s'installer. Même si sa posture m'indique qu'elle n'est pas à cent pour cent détendue. Ça viendra... Enfin, j'espère. Avant de me demander pourquoi je songe à ça. C'est juste ma voisine. Pourquoi aurais-je envie qu'elle se sente à l'aise chez moi ? Perturbé plus que je ne le pensais par sa simple présence, je me résous tout de même à m'asseoir à ses côtés, en veillant à laisser une distance de sécurité entre nous. Comme je suis à sa gauche et que mon bras n'apparaît plus dans son champ de vision, je respire de nouveau correctement. Un peu d'alcool n'aurait pas été de refus pour me donner du courage... Mais je suis prêt à parier qu'il en reste encore un peu dans mon sang, vu la dose que j'ai ingurgitée hier soir...

— Alors ? Tu voulais me voir pour une raison particulière ?

Pourvu que je ne sois pas tombé sur une nympho... Cela dit, jusqu'à présent, son comportement n'a rien de séducteur. Enfin, je crois. À moins que mon radar ne soit défaillant. J'ai

l'impression que quand je me trouve face à elle, mon cerveau se met en mode pause. C'est assez dérangeant.

Elle termine de mâcher et d'avaler sa bouchée avant de me répondre. On dirait qu'elle rougit. En tout cas, elle évite mon regard... J'en profite pour l'observer à ma guise. Elle a de longs cheveux bruns, qu'elle a attachés à l'arrière de sa tête, des yeux aussi foncés que pétillants, maquillés très légèrement, et un charmant sourire. J'ai remarqué qu'une de ses incisives était à peine plus grande que l'autre. Je trouve ça mignon.

— Oui... Je voulais te parler des nuits horribles que tu me fais passer.

OK, là, je me sens hyper mal. Je me dis que pour me sortir de ce mauvais pas, je vais opter pour l'humour. Enfin, celui de mon pote Mike. Mon but étant de la mettre encore plus mal à l'aise qu'elle l'est.

— Certainement parce qu'on ne les passe pas ensemble, sinon, je peux t'assurer qu'elles seraient plutôt torrides...

Je m'attendais à la voir s'empourprer, mais contre toute attente, elle relève le menton et me toise en haussant les sourcils.

— T'es sérieux, là ?

Sous son regard noir, j'ai l'impression de me faire gronder comme un gosse de cinq ans. Je déglutis difficilement en maudissant ma brillante idée. Quand je disais que sa présence me grillait les neurones...

— T'es vraiment le genre de mecs à utiliser cet humour graveleux plutôt que de t'attaquer au problème ?

Oh misère ! Comment vais-je me sortir de ce pétrin ? Incapable d'affronter son regard une seconde de plus, je me

lève et vais me chercher une bière dans le frigo. J'aurais besoin d'un truc plus fort, mais bon, on fait avec les moyens du bord. Quand je reviens dans le salon, la souris est en pleine réflexion. Mes yeux se posent sur ses lèvres, qu'elle mordille sans doute à cause du stress que ma réaction a induit chez elle. Lorsqu'elle remarque ma présence, elle ne me laisse pas le temps d'en placer une.

— Je suis désolée, déclare-t-elle posément. Je pensais qu'on pourrait discuter comme deux adultes matures, mais je me suis trompée. Il vaut mieux que je rentre...

— Non !

C'est un cri du cœur, qui la fait sursauter. Moi-même, je suis sous le choc. Pour me donner une contenance, je bois une gorgée de bière au goulot avant de me réinstaller sur le canapé. La souris est tétanisée, s'interrogeant certainement sur mon comportement déroutant. À moins que ce ne soit sur ses possibilités de me fuir au plus vite.

— Ne t'en vas pas, lui demandé d'une voix plus douce. C'est moi qui suis désolé. Tu as raison, je ne suis pas comme ça, je ne sais pas ce qui m'a pris... Je suis navré que tu passes de mauvaises nuits à cause de moi. Tu veux m'expliquer pourquoi ?